

La légende du roi Arthur

par Sophie Marcotte

L'an 2001 ne marque pas seulement le début du XXI^e siècle ; c'est aussi le 100^e anniversaire du décès du « roi des chroniqueurs » au Québec. Qui donc a mérité ce titre ? Un écrivain de talent, tout à la fois polémiste enflammé, fondateur de journaux libéraux et ardent défenseur de la langue française. Il a lutté pour la liberté et contre la médiocrité. Son nom : Arthur Buies. Son surnom : « l'enfant terrible des lettres québécoises ». Voici un petit tour d'horizon de la vie d'un révolutionnaire demeuré dans l'ombre malgré son impressionnante feuille de route.

« J'écris pour instruire, non pour satisfaire des haines... »

« Qui nous a fait un peuple sans caractère, sans vertus, sans opinions, sans idées, inepte, et sourd ? C'est l'ignorance systématique dans laquelle le clergé nous a maintenus. » Tel est le genre de propos tenus par Buies dans *La lanterne canadienne*, un pamphlet libéral, virulent et irrévérencieux, qu'il a lui-même fondé en 1868. L'écrivain y fait ses premières armes en journalisme et, de sa plume caustique, il attaque le pouvoir despotique du clergé, qui tient le peuple canadien-français dans une léthargie culturelle. Il y prône la démocratie ainsi que la séparation de l'Église et de l'État. M^{gr} Bourget met fin à cette verve explosive en condamnant ce journal après 27 numéros. Mais l'enfant terrible n'a pas dit son dernier mot dans le monde des luttes libérales : associé à l'Institut canadien, il continue à écrire pour divers journaux anticléricaux.

Le caractère rebelle d'Arthur Buies remonte à une enfance mouvementée. Né le 24 janvier 1840, dans le quartier Côte-des-

Neiges, à Montréal, d'un père écossais et d'une mère canadienne-française, le petit Arthur est laissé aux soins de ses grand-tantes à l'âge de deux ans. Ses parents l'abandonnent pour déménager en Guyane anglaise. Enfant, Buies ne tient pas en place. Turbulent et dissipé, il quitte ses tuteurs à l'âge de 15 ans pour découvrir la Guyane anglaise, Dublin et Paris. En 1860, il s'enrôle dans l'armée de Garibaldi, en Italie. Il déserte, retourne dans la Ville lumière où il échoue son baccalauréat pour la quatrième fois, puis revient au Québec en 1862.

Après avoir craché son fiel anticléricale dans divers journaux, le polémiste entre dans une phase de changement ; son caractère dissident se fait plus discret. Il voyage, un peu dans le monde et beaucoup à l'intérieur de lui-même. Ses passions s'assagissent. Il s'oriente vers la chronique, un genre descriptif et réflexif qu'il teinte d'émotions et d'humour. Ses foudres acérées disparaissent pour faire place au romantisme et à la philosophie. Son style devient personnel et intimiste, ce qui se démarque franchement de l'écriture de l'époque. Aujourd'hui, ce sont ces textes sensibles que les lecteurs connaissent et apprécient le plus. L'auteur les a réunis en trois volumes : *Chroniques canadiennes : humeurs et caprices*, *Chroniques, voyages, etc., etc.* et *Petites chroniques pour 1877*.

En 1879, Buies rencontre le curé Labelle, un colonisateur, auquel il s'associe. Il devient « monographe géographique » : il parcourt les régions éloignées du Québec pour en décrire les charmes. Son talent pour la description se confirme et son aversion pour le clergé s'estompe.

Le 29 janvier 1901, après une carrière prolifique, une existence de pauvre et un

mariage qui lui donna cinq enfants, l'écrivain aux mille visages meurt sur la rue d'Aiguillon, à Québec. Il repose depuis au cimetière Belmont, à Sainte-Foy.

« Ici, il ne faut ni penser, ni dire ce qu'on pense. Quiconque a des idées est un écervelé : mais s'il les exprime, c'est un scélérat. »

Buies vit avant tout pour défendre la liberté. Liberté de pensée, de presse, d'expression : « "Toute vérité n'est pas bonne à dire". C'est là une maxime de poltrons. Dès qu'une chose est vraie, elle est bonne à dire, et doit être dite. » L'écrivain applique bien ce principe au journalisme en allant au bout de ses convictions, même si sa bravoure lui vaut la censure de *La lanterne canadienne*, une publication pourtant polémique. « Au moins, Arthur Buies a vécu libre de ses opinions, de ses idées. C'est ça qui est extraordinaire », affirme Marie-Andrée Beaudet, professeure de littérature à l'Université Laval et collaboratrice au projet d'un dictionnaire sur la vie littéraire au Québec. Les confrères du révolutionnaire, eux, n'osent pas critiquer aussi radicalement les autorités en place. Arthur Buies fait bande à part.

Il se démarque si bien que certains le qualifient aujourd'hui de « père du journalisme au Québec ». « Je le vois plutôt comme le promoteur du journalisme d'idées par rapport au journalisme de reportage », nuance Kenneth Landry, chercheur en littérature québécoise à l'Université Laval et collaborateur, lui aussi, au projet du dictionnaire sur la vie littéraire au Québec. Buies ne rapporte pas des événements, il les analyse, les commente. L'événement se fait accessoire derrière l'interprétation. Tout le contraire du journalisme québécois contemporain. Monsieur Landry explique cette différence par le fait qu'aujourd'hui « on a des contraintes d'un autre ordre, comme le politiquement correct. Il faut faire attention à

ce qu'on dit sur les minorités, par exemple. On est plus libéral, mais on a autant de tabous ». La bienséance aurait-elle remplacé le clergé au chapitre de la censure en journalisme ?

« Nous nous sommes formé, nous, Canadiens, une langue que nous seuls pouvons comprendre, ce qui prouve déjà qu'elle n'en est pas une. »

Dans son « art poétique », *Réminiscences ; les jeunes barbares*, Buies déplore la piètre qualité du journalisme et de la littérature de son époque, ainsi que de la langue de sa patrie. « Le spectacle de la presse canadienne-française est tout ce qu'il y a au monde d'affligeant et d'humiliant », écrit-il. Il avance que la littérature et la critique canadiennes-françaises n'existent pas. Pourquoi ? Parce que, selon lui, ses collègues écrivains ne maîtrisent pas la langue française : « C'est à peine si l'on peut trouver dans nos journaux [...] un fait divers convenablement raconté [...] et des traductions qui ont le moindre souci de la grammaire, de la construction des phrases, [...] de l'emploi et de l'intelligence des mots. » Cette ignorance choque le chroniqueur, qui se lance dans une lutte contre l'anglicisme et autres « contaminants » de la langue avec son glossaire de locutions vicieuses, *Anglicismes et canadianismes*. Son but : « sauver du naufrage notre langue » en la redressant et en la protégeant. Pourtant, selon Marie-Andrée Beaudet, « Arthur Buies n'est pas un puriste. Il veut corriger la langue pour permettre au peuple canadien-français de s'épanouir culturellement. » Cent ans plus tard, cette lutte se poursuit...

« Pour l'homme de lettres, la pensée est une religion et le style est un culte. »

Buies chérit la langue et lui rend un bien bel hommage par le biais de son style vivant,

imaginé, spontané et railleur. Kenneth Landry considère que « tous les textes de Buies pourraient être des modèles de style ». L'auteur doit sa réputation de styliste à son humour, qu'il utilise sous toutes ses formes : ironie, boutade, insinuation, sarcasme, ridicule, exagération. Sa prose mordante s'avère aussi spirituelle : « Mes amis ! Vous êtes jeunes ! Je vous en félicite. C'est là un aimable défaut, dont vous êtes certains de vous guérir avec l'âge. » Provocateur et vif d'esprit, Buies use de sa plume telle une épée, toujours avec une pointe d'humour, afin de piquer ou de pourfendre ses ennemis.

« Ce dont je me plains, c'est de la chronique elle-même [...] qui fait de moi un écrivain bon tout au plus à amuser. »

Figure majeure du journalisme d'idées au Québec et écrivain de grand talent, le « roi des chroniqueurs » ne marque pourtant pas son époque. La cause de cette indifférence : l'humour, toujours l'humour. Ses contemporains le lisent surtout pour se divertir, ne prenant pas ses idées au sérieux. Le peuple ne sait pas comment interpréter ses propos et distingue avec difficulté l'ironie de la vérité. Buies lui-même comprend que ses idées arrivent trop tôt : « Je n'écris pas pour les hommes d'aujourd'hui [...], j'écris pour la génération qui pousse, et celle qui la suivra, alors qu'un certain nombre d'idées auront fini par percer l'ombre épaisse qui nous enveloppe. »

L'ombre s'est dissipée, les générations sont passées... et les écrits de Buies sont restés, prêts à combler les lecteurs de mots crus, de phrases croustillantes et d'idées fraîches. À consommer sans remords, pour un festin de roi !

